

STUDIA ORIENTALIA
EDIDIT SOCIETAS ORIENTALIS FENNICA
XIII. 4

LE CALIFAT D'AL-HĀDĪ

PAR
SABATINO MOSCATI

HELSINGFORSIAE 1946
SOCIETAS ORIENTALIS FENNICA

ALUEKIRJAIN
SUOMEN KIRJALLISUUDEN SEURAN KIRJAPAINON OY

ALUEKIRJAIN

KIRJALLISUUDEN SEURAN KIRJAPAINON OY

HELSINKI 1946
SUOMALAISEN KIRJALLISUUDEN SEURAN KIRJAPAINON OY.

Le califat d'al-Hādī

par

Sabatino Moscati-Rome

1. Bibliographie et abréviations

Abū 'l-Maḥāsīn — *al-Nuǧūm al-zāhira*, al-Qāhira 1348 h./1929-1355 h. / 1936.

Aǧānī — Abū 'l-Faraǧ al-Iṣfahānī, *Kitāb al-aǧānī*, Būlāq 1285 h. / 1868.

Balāḍurī — *Liber expugnationis regionum*, éd. M. J. de Goeje, Lugd. Bat. 1866.

Chron. Mekka — F. Wüstenfeld, *Die Chroniken der Stadt Mekka*, Leipzig 1858-1861.

Ibn al-Aṭīr — *Chronicon*, éd. C. J. Tornberg, Lugd. Bat. 1851-1876.

Ibn Ḥaldūn — *al-'Ibar*, Būlāq 1284 h. / 1867-1868.

Ibn Isfandiyār — *History of Tabaristan*, trad. E. G. Browne (= *E. J. W. Gibb Memorial*, II), Leyden-London 1905.

Ibn al-Ṭiqṭaqā — *Al-Fakhrī*, éd. H. Derembourg, Paris 1895. Trad. É. Amar (= *Archives marocaines*, XVI), Paris 1910.

Kindī — *The Governors and Judges of Egypt*, éd. Rh. Guest (= *E. J. W. Gibb Memorial*, XIX), Leyden-London 1912.

K'U H — *Fragmenta historicum arabicorum*. Tomus primus, continens partem tertiam operis Kitābo 'l-Oyun wa 'l-hadāik fi akhbāri 'l-hakāik, éd. M. J. de Goeje et P. de Jong, Lugd. Bat. 1869.

Ghévond — *Histoire des guerres et des conquêtes des Arabes en Arménie*, trad. G. V. Chahnazarian, Paris 1856.

Maqātil — Abū 'l-Faraǧ al-Iṣfahānī, *Maqātil al-ṭālibiyyīn*, Teheran 1307 h. / 1889-1890.

Maqrīzī — *Kitāb al-ḥiṭaṭ*, al-Qāhira 1270 h./1853-1854. Trad. P. Casanova, *Description topographique et historique de l'Égypte*, III^{ème} partie (= *Mém. de l'Inst. Franç. d'Archéol. Or. du Caire*, III), Le Caire 1906.

Mas'ūdī, *murūġ* — *Les prairies d'or*, éd. et trad. C. Barbier de Meynard, Paris 1861-1877.

Michel le Syrien — *Chronique*, éd. et trad. J.-B. Chabot, Paris 1899-1905.

Ṭabarī — *Annales*, éd. M. J. de Goeje, Lugd. Bat. 1879-1901.

Ṭabarī, *Chron.* — *Chronique de Tabari*, trad. sur la version persane d'Abou-'Ali Mo'hammed Bel'ami par H. Zotenberg, Nogent-le-Rotrou, 1867-1874.

Ya'qūbī — *Historiae*, éd. M. Th. Houtsma, Lugd. Bat. 1883.

Yāqūt — *Geographisches Wörterbuch*, éd. F. Wüstenfeld, Leipzig 1866-1873.

Yazdī — *Ta'rīḫ āl Barmak*: Ch. Schefer, *Chrestomathie persane*, II, Paris 1885, 1-54.

Zahīr al-dīn — *Geschichte von Tabaristan, Rujan und Masanderan*, éd. B. Dorn (= *Muh. Quellen z. Gesch. d. südl. Küstenländer des Kasp. Meeres*, IV), St. Petersburg 1850.

Bouvat — L. Bouvat, *Les Barmécides d'après les historiens arabes et persans*, Paris 1912.

Brooks — E. W. Brooks, *Byzantines and Arabs in the Time of the Early Abbasids: The English Historical Review*, XV (1900), 728-747; XVI (1901), 84-92.

EI — *Encyclopédie de l'Islam*.

Snouck Hurgronje — Ch. Snouck Hurgronje, *Mekka*, Haag 1888-1889.

Vajda — G. Vajda, *Les zindīqs en pays d'Islam au début de la période abbaside: RSO*, XVII (1937-38), 173-229.

Weil — G. Weil, *Geschichte der Chalifen*, Mannheim 1846-1851.

Wüstenfeld — F. Wüstenfeld, *Die Statthalter von Ägypten zur Zeit der Chalifen* (= *Abhandl. d. K. Ges. d. Wiss. zu Göttingen*, XX-XXI), Göttingen 1875-1876.

2. L'élection et les troubles de Bagdād

Tabarī, III^{ème} sér., 544-548.

Weil, II, 119-120¹

Le calife al-Mahdī mourut à al-Radd, près de Māsabadān, le 22 muḥarram 169 (4 août 785) alors qu'il se rendait dans le Ġurġān pour y rejoindre son fils premier-né Mūsā al-Hādī, qui faisait la guerre aux princes rebelles de la région. Son intention était de l'amener à céder ses droits de succession à son frère puîné Hārūn al-Rašīd. Ses compagnons de voyage étaient Hārūn lui-même et le conseiller de celui-ci, Yaḥyā b. Ḥālīd b. Barmak; attaché à la personne de Hārūn dès l'an 161, Yaḥyā en 163 avait été préposé à sa chancellerie, quand son maître avait obtenu le gouvernement de la partie occidentale de l'empire.²

Les auteurs sont d'accord pour attester que, le jour même de la mort d'al-Mahdī, on prêta serment (*bay'a*) à Mūsā, bien qu'il fût absent. Hārūn ne fit aucune opposition; il prit même la direction des opérations relatives à la transmission du pouvoir. C'est grâce à cette sage décision, inspirée, on peut le présumer, par Yaḥyā, que fut évitée une guerre civile périlleuse. Pour statuer sur les mesures à prendre, les chefs militaires et les *mawālī* se réunirent en conseil auprès de Hārūn; ils proposèrent qu'on tînt caché pour le moment à l'armée la mort d'al-Mahdī; on éviterait ainsi des soulèvements probables en vue d'obtenir des suppléments de paie et des dons. De plus il faudrait en secret transporter à Bagdād le corps du calife pour l'y ensevelir. Cette seconde proposition parut à Yaḥyā b. Ḥālīd difficilement réalisable; on résolut donc d'enterrer al-Mahdī sur place. Nuṣayr al-Waṣīf fut envoyé à Mūsā pour lui remettre les insignes du califat; aux soldats l'on distribua de l'argent avec ordre de rentrer immédiatement dans leurs foyers. Ce qu'ils firent. Mais à Bagdād, apprenant la mort du calife, ils se révoltèrent, délivrè-

¹ Nous ne citons au début de chaque chapitre que les sources de première importance.

² Tabarī, III^{ème} sér., 492, 500. Les régions gouvernées par Hārūn étaient celles situées à l'occident de l'Euphrate, l'Arménie et l'Adarbayġān.

rent les détenus des prisons et incendièrent la maison d'al-Rabī b. Yūnus qui était resté dans la ville comme représentant d'al-Mahdī¹. C'est en ces circonstances que Hārūn arriva à Bagdād, accompagné par Yaḥyā. Immédiatement Ḥayzurān fit appeler ce dernier, ainsi qu'al-Rabī' pour prendre leur avis au sujet de la situation. Yaḥyā, connaissant l'hostilité d'al-Hādī envers sa mère, ne se présenta pas; al-Rabī' au contraire se rendit à l'invitation et la décision fut prise de donner aux troupes une solde de deux ans². Ainsi fut apaisée la révolte. Lorsque al-Hādī apprit la chose, il écrivit à al-Rabī', le menaçant de mort; à Yaḥyā b. Ḥālid b. Barmak il envoya une lettre de remerciement, le confirmant dans ses charges auprès de Hārūn. Toutefois al-Rabī' réussit plus tard à obtenir son pardon en envoyant à la rencontre d'al-Hādī son fils al-Faḍl avec des dons et des excuses.

A Bagdād Hārūn accomplit les formalités de la succession: il

¹ Weil a supposé que Ḥayzurān, l'épouse d'al-Mahdī, bien connue pour son autorité à la cour et sa prédilection pour le puîné Hārūn, peut avoir eu une part dans l'origine des troubles. Je n'ai trouvé aucune confirmation objective de cette hypothèse; au contraire, l'initiative de pacification prise par Ḥayzurān semble indiquer qu'elle fut étrangère à la révolte.

² Selon quelques-uns, de dix-huit mois. Cette version de la fin des troubles me semble la plus plausible. C'est la première que donne Tabarī et sur laquelle il s'étend le plus; elle est reprise par les autres auteurs arabes; on la trouve sous la forme la plus claire dans Ibn Ḥaldūn, III, 214: «Ḥayzurān fit appeler al-Rabī'. Yaḥyā, de son côté, s'abstint (d'aller chez elle) par crainte de la jalousie d'al-Hādī. Elle ordonna à al-Rabī' d'apaiser les soldats et ils s'apaisèrent». Une autre tradition, rapportée par le même Tabarī, dit que al-'Abbās b. Muḥammad et Muḥriz b. Ibrāhīm furent les premiers qui s'employèrent à apaiser la révolte; Hārūn vint les y aider ensuite. D'autres au contraire veulent que ce soit Yaḥyā b. Ḥālid; cf. Bouvat, 45, et avant lui Schefer, *Chrestomathie persane*, II, Paris 1885, 24: je crois que tous deux ont emprunté cette version des événements à la traduction persane de Tabarī (Tabarī, *Chron.*, IV, 446-447). Toutefois il me semble que la colère d'al-Hādī contre al-Rabī' et sa reconnaissance envers Yaḥyā s'expliquent mieux par l'interprétation que je propose: la colère serait due à l'acceptation de l'invitation de Ḥayzurān, la reconnaissance au refus de se présenter à la reine-mère.

envoya des ambassades aux provinces, auxquelles il annonça la mort d'al-Mahdī et prit la *bay'a* pour al-Hādī et pour lui-même en qualité de prince héritier. Dans l'entretemps Nuṣayr al-Wasīf était arrivé auprès du nouveau calife qui partit sur le champ pour Bagdād. Là il trouva l'ordre désormais rétabli; il nomma al-Rabī' b. Yūnus au poste de vizir et fixa sa résidence à 'Isābād.

3. La persécution des *zindīqs*.

Tabarī, III^{ème} sér., 548-551, 580 — Tabarī, *Chron.*, IV, 447-453.
Vajda, 186-187.

Une persécution de *zindīqs* est signalée en 169, al-Mahdī, avant de mourir, avait recommandé à son fils de continuer la lutte contre ces dangereux sectaires qui constituaient pour la solidité intérieure de l'empire une des plus graves menaces; il l'avait aussi délié de l'engagement que lui-même avait pris par serment, d'épargner les membres de la famille hāšimite.

L'une des victimes de la persécution fut Yazdān b. Bādān, connu pour avoir comparé ceux qui font le *ṭawāf* dans le pèlerinage à des bœufs qui battent le blé sur l'aire. Fut tué également le hāšimite Ya'qūb b. al-Faḍl, qui se trouvait déjà en prison du vivant d'al-Mahdī. Avec lui avait été emprisonné un autre hāšimite, fils de Dāwūd b. 'Alī qui, d'après la version persane de Tabarī, s'appelait 'Abdallāh; mais celui-ci était mort avant qu'al-Hādī parvînt au pouvoir. Sa femme et sa fille Fāṭima, cette dernière accusée d'être enceinte de son père¹, moururent à la suite des coups reçus et de l'épouvante.

Se rapportant à une tradition de Tabarī², Vajda a relevé³ le

¹ On dit qu'elle avait avoué sa faute, mais l'accusation d'inceste est usuelle dans la polémique et dans les procès contre la *zandaqa*.

² Tabarī affirme que, à l'occasion du meurtre d'un *zindīq*, al-Mahdī donna à son fils quelques renseignements sur le caractère du mouvement: il qualifiait ses partisans de disciples de Mānī, c'est-à-dire de fauteurs des deux principes de la lumière et des ténèbres.

³ Vajda, 186-187, 220-222.

caractère essentiellement manichéen de la *zandaqa* persécutée par les premiers califes 'abbāsides. Cela n'exclut pas une signification et un emploi plus large du mot. Précisément à l'endroit où il traite de la persécution ordonnée par al-Hādī, le Ṭabarī persan entre en plus de détails que son original arabe et signale une série de caractéristiques du mouvement; elles nous présentent ses adhérents comme prêchant l'abstention des pratiques religieuses et prenant vis-à-vis d'elles une attitude ironique: ce sont de vrais libres penseurs, opposés non seulement à l'Islam, mais à l'idée même de religion. C'est dans ce sens, d'ailleurs, qu'on estima *zindīqs* plusieurs poètes de l'époque qui pour cette raison furent soupçonnés et condamnés à mort durant la persécution.

4. Voyage de Wandād Hurmuz à Bagdād

Ibn Isfandiyār, 131-132 — Ṭabarī, III^{ème} sér., 551 — Zahir al-dīn, 159-160.

Une notice laconique de Ṭabarī nous informe que, durant la même année 169 h., arriva à Bagdād, muni d'un sauf-conduit, le prince du Ṭabaristān, Wandād Hurmuz; al-Hādī lui fit des dons et le congédia.

Ce personnage s'était signalé par sa révolte durant le califat d'al-Mahdī; il avait tenu en échec pendant quelques années troupes et commandants envoyés de Bagdād¹. En 167 enfin Mūsā al-Hādī lui même, prince héréditaire, s'était porté dans le Ğurġān; à lui Wandād Hurmuz s'était rendu, obtenant de conserver le pouvoir dans ses montagnes. Ibn Isfandiyār, à qui nous devons la relation la plus détaillée sur ces événements, ajoute qu'al-Hādī le prit avec lui, quand il partit pour Bagdād; au cours de ce voyage, comme nous l'avons dit, al-Hādī apprit la mort de son père et, à son arrivée, il reçut le pouvoir. Peu de temps après, le frère cadet de Wandād Hurmuz, Wandāsafān, tua, dans le Ṭabaristān, un certain Bahrām b. Fīrūz, qui, peu auparavant, persuadé par le calife, s'était con-

¹ J'ai parlé de ces événements dans mes *Studi storici sul califfato di al-Mahdī: Orientalia*, N.S., XIV (1945), 347-350.

verti à l'Islam. A cette nouvelle, al-Hādī voulait, par représailles, faire décapiter Wandād Hurmuz, mais celui-ci lui fit croire que l'intention de son frère était précisément de le faire tuer afin de devenir le maître unique du Ṭabaristān. Il obtint de la sorte d'être renvoyé dans son pays, promettant d'envoyer au calife la tête de l'assassin. Mais, une fois de retour, il fit avertir Wandāsafān de se tenir caché; lui continua à feindre de le chercher jusqu'à la mort d'al-Hādī.

5. La révolte d'al-Husayn b. 'Alī

Chron. Mekka, II, 184-185; III, 212-213 — *Maqātil*, 150-161 — Ṭabariī, III^{ème} sér., 551-568 — Ya'qūbī, II, 488 — Yāqūt, III, 854-855.

Chron. Mekka, IV, 178-179 — Snouck Hurgronje, I, 41-42 — Weil, II, 123-125.

Ce fut à l'époque du pèlerinage de 169¹ que Médine vit éclater une violente révolte 'alīde, un des événements les plus graves du califat d'al-Hādī. Suivant le plus grand nombre des auteurs musulmans, la cause des troubles fut l'arrestation par le gouverneur 'Umar b. 'Abd al-'Azīz al-'Umarī, — descendant de 'Umar b. al-Ḥaṭṭāb, — de quelques 'alīdes sous l'imputation de boire du vin. Le gouverneur les fit fouetter, puis conduire à travers la ville, la corde au cou, pour être exposés au mépris du peuple. L'accusation était-elle fondée? On ne peut l'établir avec certitude. Weil l'a acceptée sans discussion et a présenté comme particulièrement digne d'être signalé, pareil relâchement des mœurs chez ceux qui se proclamaient les observateurs les plus rigides de la loi religieuse. Mais déjà Ibn al-Tiqṭaqā² avait dit qu'il s'agissait là d'un faux prétexte. Naturellement les *Maqātil al-ṭālibiyyīn*, eux aussi, défendent les accusés et parlent d'une série antérieure de persécutions ordonnées par 'Umar contre les 'alīdes. Le gouverneur, dit l'écrivain, en prit plu-

¹ Seul, le K'UḤ, 284, évidemment par erreur, place cet événement en 170; il ajoute que la nouvelle parvint à al-Hādī alors qu'il était malade, à Ḥadīṭa al-Mawṣil: elle le détermina à rentrer aussitôt à Bagdād.

² Ibn al-Tiqṭaqā, 260 (trad. 322).

sieurs comme otages pour leurs villes et leurs familles; parmi eux se trouvait al-Husayn b. 'Alī b. al-Hasan b. al-Hasan b. al-Hasan b. 'Alī b. abī Tālīb. Plus tard, informé d'une réunion où s'étaient rencontrés les 'alīdes de Médine et ceux qui étaient de passage en route pour *le ḥaǧǧ*, — al-Husayn, lui aussi, y avait pris part, — il s'emporta violemment et fit fouetter al-Hasan b. Muḥammad et d'autres qu'il avait arrêtés auparavant sous le prétexte qu'ils buvaient du vin. Cette version, bien qu'elle puisse être tendancieuse, montre toutefois que les causes de la révolte étaient probablement d'une amplitude qui débordait de beaucoup une transgression occasionnelle de la loi. Ce point est mis en lumière par un passage de Ya'qūbī, qui nous paraît être d'une importance fondamentale. Il y est rapporté qu' al-Hādī, lors de son arrivée au pouvoir, délaissant la politique bienveillante de son père à l'égard des 'alīdes, suscita contre eux une grande persécution dans l'empire. Beaucoup s'enfuirent du Hurāsān dans les pays voisins où ils trouvèrent de l'aide; la situation cependant y était pour eux intenable. Aussi se rendirent-ils chez al-Husayn, qui semblait le plus apte à prendre la direction du mouvement et l'incitèrent à la révolte. Telle est l'explication des origines de l'insurrection que l'histoire doit retenir comme la plus adéquate, gardant sa valeur au fait occasionnel qui donna le branle au mouvement déjà préparé¹.

Suivons maintenant le récit traditionnel. Le traitement infligé aux prisonniers provoqua une forte agitation dans les milieux 'alīdes de Médine: de plus d'un côté on intercédait pour eux et le gouverneur se décida enfin à les remettre en liberté, à condition toutefois qu'ils se présentassent chaque jour et qu'ils trouvassent des garants. Mais voici qu'un des 'alīdes libérés, al-Hasan b. Muḥammad, disparaît et pendant trois jours ne se présente pas et ne donne pas de ses nouvelles. 'Umar alors fait appeler ses garants, al-Husayn b. 'Alī, mentionné plus haut, et Yaḥyā b. 'Abdallāh. L'entrevue fut agitée: ils déclarèrent ne rien savoir; finalement,

¹ Du reste, que la révolte fût déjà préparée et que les événements de Médine n'en furent que l'anticipation, cela est affirmé aussi par Tabarī et par les autres auteurs.

sous les menaces de 'Umar, Yaḥyā jura qu'il ne prendrait pas de repos qu'il ne lui eût amené al-Ḥasan ou frappé à sa porte pour lui en donner des nouvelles. Lorsqu'ils furent sortis, Yaḥyā manifesta clairement à al-Ḥusayn son intention d'anticiper la révolte qui avait été projetée pour l'époque du pèlerinage à La Mecque; c'est avec l'épée qu'il voulait frapper à la porte de 'Umar.

Cette anticipation de la révolte fut peut-être une des causes de son échec. al-Ḥusayn réunit pendant la nuit les 'alīdes de Médine et ceux de Kūfa qui étaient de passage en route pour le ḥaǧǧ et à l'aube, après que Yaḥyā b. 'Abdallāh eut en vain cherché le gouverneur, ils entrèrent dans la mosquée et contraignirent le *mu'addīn* à faire l'appel à la prière en leur nom. al-Ḥusayn b. 'Alī monta sur le *minbar*, prononça la *ḥuṭba* et reçut le serment de fidélité de ses adhérents. Selon Ya'qūbī ils n'étaient pas cinq cents; peut-être étaient-ils moins encore (*Maqātil*).

L'attitude du gouverneur, 'Umar b. 'Abd al-'Azīz, lorsqu'il s'aperçut de ce qui se passait, semble avoir été peu courageuse, si nous en croyons les témoignages concordants d'auteurs de tendance opposée, tels Tabarī et les *Maqātil*: il se serait enfui et se serait tenu caché pendant tout le temps de la révolte. Cependant un groupe de 'abbāsides s'organisa immédiatement et fit irruption dans la mosquée sous le commandement de Ḥālid al-Barbarī¹. Le premier combat fut favorable aux 'alīdes: Ḥālid fut tué par Yaḥyā b. 'Abdallāh et ses compagnons furent mis en fuite.

La lutte se poursuivit les jours suivants. Enfin, après onze jours, les partisans d'al-Ḥusayn b. 'Alī abandonnèrent Médine pour La Mecque, après avoir pillé le trésor public et laissé, suivant la tradition de Tabarī, la mosquée souillée de rebuts de tout genre. C'était le 24 dū 'l-Qa'da 169 (28 mai 786). Les Médinois sortirent de leurs maisons et nettoiyèrent la mosquée.

A La Mecque, les 'alīdes augmentèrent leur nombre, racolant les esclaves en leur promettant l'affranchissement. Dans l'entre-

¹ De ce nom il existe de nombreuses variantes. Ibn Ḥaldūn, III, 215, et *Chron. Mekka*, III, 212: Ḥālid al-Yazidī; Ibn al-Aṭīr, VI, 61: Ḥālid al-Baridī; *Maqātil*: Kam(m)ād al-Baridī ou Ḥammād al-Barbarī.

temps al-Hādī, ayant appris la révolte, envoya sur le champ un message à Muḥammad b. Sulaymān qui, avec al-'Abbās b. Muḥammad, Mūsā b. 'Īsā et d'autres, accomplissaient alors le pèlerinage sous la conduite de Sulaymān b. abī Ğa'far. Par ce message Muḥammad b. Sulaymān recevait l'ordre de prendre le commandement des 'abbāsides et de marcher contre les rebelles. Par bonheur, à son départ, il s'était muni d'une certaine quantité d'armes et d'hommes, par crainte d'attaques de la part des nomades. A la tête de ces effectifs, il opéra sa jonction avec les autres troupes et tous se portèrent à Dū Tuwā, dans le voisinage de La Mecque.

Dans le *yawm al-tarwiya*, le 8 du mois dū 'l-Hiġġa (11 juin 786), les troupes 'abbāsides se rangèrent en ordre de bataille dans la vallée de Fahḥ¹: à l'aile gauche al-'Abbās b. Muḥammad et Mūsā b. 'Īsā; à l'aile droite Muḥammad b. Sulaymān; au centre Mu'ād b. Muslim². Le matin apparurent al-Husayn et les siens. L'attaque des 'alides fut dirigée contre Mūsā b. 'Īsā, à l'aile gauche; Mūsā fit mine de céder et les attira ainsi dans la vallée. A ce moment intervint Muḥammad b. Sulaymān qui, dans l'intervalle, s'était défait de ceux qui l'avaient assailli et chargea à fond de train avec la cavalerie; il s'ensuivit un grand massacre. En vain les 'abbāsides offrirent l'*amān*: plus de cent d'entre les 'alides furent tués, parmi lesquels al-Husayn b. 'Alī; les autres se débandèrent et réussirent à s'échapper en se mêlant aux pèlerins qui passaient. Muḥammad b. Sulaymān rentra victorieux à La Mecque.

al-Hasan b. Muḥammad, qui avait été la cause occasionnelle de la révolte, vint se présenter, blessé, se fiant à l'*amān*; mais Mūsā b. 'Īsā le fit tuer quand même. Lorsque Muḥammad b. Sulaymān, commandant en chef, apprit cette exécution, il s'emporta violemment; de même al-Hādī, qui fit aussitôt confisquer tous ses biens.

¹ Non d'un *wādī* près de La Mecque (Yāqūt). Selon Mas'ūdī, *murūġ*, 266, il était distant de six milles de la ville sainte.

² Ainsi l'affirme Ṭabarī. Dans les *Maqātil* il y a une légère variante: Mūsā b. 'Īsā aurait été à l'aile gauche, Muḥammad b. Sulaymān à l'aile droite, al-'Abbās b. Muḥammad et Sulaymān b. abī Ğa'far (qui ce jour-là selon Ṭabarī était malade) au centre. Mais tous s'accordent sur la description des phases et des protagonistes de la bataille.

Le même sort échut à un autre général, Mubāraq al-Turkī, coupable d'une faute beaucoup plus grave: il paraît en effet qu'il s'était abouché avec al-Husayn b. 'Alī et qu'il s'était enfui, feignant d'avoir à repousser une attaque nocturne.

Quelques traditions prêtent à al-Hādī une attitude modérée à l'égard des 'alīdes rebelles. Tel le récit qui vient d'être fait, de la punition infligée à Mūsā b. 'Īsā pour avoir, malgré l'*amān*, froidement mis à mort al-Hasan b. Muḥammad. Plus significative encore, si elle est authentique, est la tradition que nous a conservée Tabarī. D'après lui, al-Hādī se serait écrié lorsque Yaḳīn b. Mūsā lui apportait la tête d'al-Husayn: «Grand Dieu! ne semble-t-il pas que vous m'apportiez la tête d'un brigand!¹. Le moins que je puisse faire, c'est de vous dénier toute récompense». Et il ne lui aurait rien donné. Mais cette tradition n'est-elle pas simplement une légende adulateuse? Elle éveille des doutes sérieux, surtout quand on la compare aux récits concordants de Tabarī et des *Maqātil* qui rapportent le meurtre ordonné par al-Hādī de quelques prisonniers qui lui avaient été amenés par Mūsā b. 'Īsā, et ce, malgré le serment que celui-ci avait fait, de les remettre en liberté.

Un des échappés de Faḥḥ fut Idrīs b. 'Abdallāh b. al-Hasan b. al-Hasan b. 'Alī b. abī Tālib; il se réfugia en Égypte et, de là, aidé par le *ṣāḥib al-barīd* Wāḍiḥ, passa dans le Magrib, où il fonda la dynastie indépendante des Idrīsides².

La déroute des rebelles fut suivie d'une grande persécution. Le gouverneur 'Umar b. 'Abdallāh, qui était resté jusqu'alors prudemment caché, à peine eut-il connu la mort d'al-Husayn b. 'Alī, ordonna de détruire sa maison et celles de ses partisans et confisqua ou fit brûler tous leurs biens. A Kūfa aussi, d'où provenaient plusieurs partisans d'al-Husayn³, al-Hādī ordonna de persécuter les 'alīdes.

¹ Mas'ūdī, *murūḡ* 267: «la tête d'un turc ou d'un daylamite».

² Consulter à son sujet, et aussi pour la bibliographie, l'article de R. Basset en EI, II (1913-28), 478.

³ Le K'UH, 287 rapporte qu'avant de mourir al-Hādī avait ordonné à Hartama b. A'yan de tuer tous les 'alīdes qui se trouvaient dans les prisons, et de se rendre ensuite à Kūfa pour la détruire; mais la mort aurait empêché son projet.

Sur la personne d'al-Husayn b. 'Alī la tradition historiographique 'alīde nous a conservé, dans les *Maqātil al-tālibyyīn*, une série d'anecdotes qui en illustrent la générosité. Il en est une, entre autres, rapportée aussi par Tabarī, qui nous montre al-Husayn, dans un moment de grande gêne, se rendant chez le calife al-Mahdī par qui il est secouru généreusement, puis répandant en largesses tout l'argent reçu. Ce récit est intéressant, notamment parce qu'il confirme ce que, dans une étude antérieure sur al-Mahdī¹, nous avons dit de sa libéralité et en particulier de sa modération envers les 'alīdes. Mais dans l'ensemble ces anecdotes ne diffèrent pas des panégyriques habituels de parti, et la figure du rebelle n'en prend pas un relief spécial. Non moins que la générosité d'al-Husayn, les *Maqātil* ont voulu faire ressortir la discipline et le sentiment religieux de ses malheureux compagnons. Il y est dit que Mūsā b. 'Isā envoya un homme dans le camp 'alīde pour se rendre compte de ce que l'on y faisait; il s'y rendit et rapporta que tout y était ordre et prière. Alors Mūsā se serait écrié: «Grand Dieu! ce sont les plus nobles créatures de Dieu et ils méritent plus que nous ce que nous possédons. Mais le pouvoir est funeste; si le Prophète en personne nous le disputait, nous lui briserions le nez avec notre épée!»

6. La guerre contre les Byzantins

Balādūrī, 190-191 — Michel le Syrien, III, 2-8; IV, 480, 482-483 — Tabarī, III^{ème} sér., 568.

Brooks, XV (1900), 740; XVI (1901), 90-91 — Weil, II, 123.

Sous le bref califat d'al-Hādī la guerre à la frontière syro-byzantine n'offre aucun incident remarquable. Ce furent les incursions habituelles, périodiques et réciproques, n'ayant d'autre but que le pillage. Les Byzantins attaquèrent en l'an 169 al-Ḥadaṭ, forteresse de frontière arabe. La citadelle, détruite précédemment, venait précisément d'être reconstruite par les musulmans, mais les intempéries de l'hiver avaient entamé les fortifications trop récem-

¹ *Nuovi studi storici sul califfato di al-Mahdī: Orientalia*, N.S., XV (1946), 178.

tes. Aussi, quand les Byzantins furent à leurs portes, gouverneur et habitants jugèrent prudent de prendre la fuite et al-Hadaṭ fut une seconde fois saccagée et détruite.

De leur côté les musulmans accomplirent l'habituelle *ṣā'ifa* sous le commandement de Ma'yūf b. Yaḥyā: traversant le darb al-Rāhib, celui-ci poussa jusqu'à la localité de Ušna¹, puis se retira emportant prisonniers et butin².

7. Révolte ḥāriġite en Mésopotamie.

Ibn al-Atīr, VI, 64.

Pour ce fait comme pour d'autres racontés ailleurs, Ibn al-Atīr est le seul chroniqueur qui parle d'une petite insurrection ḥāriġite. Durant la première année de Mūsā al-Hādī, nous dit-il, s'insurgea en Mésopotamie un certain Hamza b. Mālik al-Ḥuzā'ī. Il défit près de Mawṣil la première armée envoyée contre lui. Mais peu après il périt, tué par deux sicaires qui avaient feint d'être de ses partisans.

8. Événements d'Égypte

Abū 'l-Maḥāsin, II, 60-62 — Kindī, 129-131 — Maqrīzī, I, 308 (trad. 187-188). — Ya'qūbī, II, 489.

Wüstenfeld, II, 14-15.

Lorsque al-Hādī obtint le califat, l'Égypte était troublée par l'insurrection de l'umayyade Diḥya b. al-Muṣ'ab b. al-Aṣḥab b.

¹ Je n'ai pu identifier ces deux noms de lieu. Yāqūt n'en parle pas et Tabarī les cite ici seulement.

² Balādurī, après avoir parlé de l'arrivée des Byzantins à al-Hadaṭ, rapporte qu'al-Hādī, informé des événements, envoya trois corps de troupes pour reprendre la ville. Ces détachements étaient commandés par al-Musayyib b. Zuhayr, Rawḥ b. Ḥātim et Hamza b. Mālik. Mais le calife mourut avant que la ville fût atteinte. Elle fut ensuite reconstruite de nouveau sous Hārūn al-Rašīd. L'expédition des trois chefs ne diffère peut-être pas de celle dont parle Tabarī, et qui aurait été commandée par Ma'yūf b. Yaḥyā; peut-être aussi en est-elle indépendante. Michel le Syrien est le seul auteur chrétien qui rapporte ces événements: il confirme, pour l'an 1097 des Séleucides, l'attaque de al-Hadaṭ à peine réédifiée et sa destruction. Ensuite, aux débuts du califat de Hārūn al-Rašīd, il parle d'une incur-

'Abd al-'Azīz b. Marwān. S'étant emparé de la région du Sa'id, ce personnage s'était proclamé calife et avait commencé à saccager le pays, profitant, au début, de la faiblesse du gouverneur Ibrāhīm b. Sālīh (165-167), dans la suite, vainquant les troupes des gouverneurs Mūsā b. Muṣ'ab (167-168) et 'Assāma b. 'Amr (168-169)¹.

En 169, 'Assāma b. 'Amr fut déposé et remplacé par al-Faḍl b. Sālīh. Celui-ci n'était pas encore parti quand mourut al-Mahdī; il fut confirmé dans sa charge par al-Hādī et arriva en Égypte à la fin du mois de muḥarram. Il envoya aussitôt contre les rebelles des troupes fidèles amenées de Syrie. Après plusieurs combats, Dihyā fut vaincu et fait prisonnier: al-Faḍl le fit conduire à al-Fuṣṭāṭ et décapiter. On était au mois de ġumāda II de la même année 169².

Le gouverneur s'enorgueillit trop peut-être de sa victoire; en tout cas, vers la fin de l'année, le calife crut bien faire de le déposer³. Son successeur fut 'Alī b. Sulaymān; peu après son arrivée en Égypte, celui-ci apprit la mort d'al-Hādī et l'élection de Hārūn al-Rašīd qui le confirma dans sa charge.

9. Persécution des chrétiens d'Arménie

Ghévond, 156-160.

D'après une information de Ghévond, Mūsā al-Hādī envoya en Arménie un gouverneur nommé Khazm⁴ qui y déchaîna une cruelle

sion en terre byzantine d'un certain Malšūf, peut-être Ma'yūf, avec une légère variante dans la date.

¹ Cf. *Studi storici sul califfato di al-Mahdī*, cité, 345-346.

² al-Kindī, qui donne les renseignements les plus détaillés à propos de l'Égypte, présente malheureusement une lacune quand il s'agit de la mort de Dihyā, et de même pour la déposition d'al-Faḍl b. Sālīh.

³ On dit qu'al-Faḍl, lorsqu'il reçut la nouvelle de sa déposition, se repentit d'avoir tué l'umayyade rebelle.

⁴ La forme arménienne du nom correspond probablement à l'arabe Hāzim, plutôt qu'à Qāsim, comme l'a supposé Ghazarian (M. Ghazarian, *Armenien unter der arabischen Herrschaft bis zur Entstehung des Bagratidenreiches: Zeitschrift für armenische Philologie*, II (1904), 184). Tabarī ne donne pas le nom des gouverneurs de l'Arménie sous le califat d'al-Hādī et par conséquent nous ne pouvons trouver chez lui aucune confirmation à ce sujet.

persécution religieuse. Furent emprisonnés entre autres trois princes arméniens: l'un d'eux après un certain temps¹ céda et passa à l'Islam; les deux autres furent torturés et tués par ordre d'al-Hādī. Fut tué aussi le prince de la Géorgie. Ces événements sont rapportés à l'année 233 de l'ère arménienne, ce qui correspond à l'an 785 de l'ère chrétienne.

10. Vizirs et ministres d'al-Hādī

Ibn al-Tiqṭaqā, 242, 262-263 (trad. 297-298, 325-326) — Ṭabarī, III^{ème} sér., 548, 597-599 — Ya'qūbī, II, 491.

Weil, II, 120.

Ibn al-Tiqṭaqā, au chapitre concernant le vizirat au temps d'al-Hādī, parle de deux personnages: al-Rabī' b. Yūnus et Ibrāhīm al-Harrānī. Le premier, chambellan d'al-Mahdī, s'était d'abord attiré la colère du nouveau calife lors des troubles de Bagdād, quand il avait accueilli l'idée de Ḥayzurān, de calmer les révoltés par une distribution d'argent. Mais plus tard, comme nous l'avons vu, suivant le conseil de Yaḥyā b. Ḥālid b. Barmak, il avait envoyé à la rencontre d'al-Hādī son fils al-Faḍl avec des présents et ses excuses. De la sorte, il avait pu rentrer en grâce et c'est ainsi qu'à l'arrivée à Bagdād du nouveau calife, il fut nommé vizir; mais la mort le frappa peu de temps après, en la même année 169.

A cette mort al-Hādī ne doit pas avoir été étranger. Ce qui est certain, c'est que le vizir ne fut en faveur que peu de temps. Une tradition de Ṭabarī, relatée aussi dans al-Mas'ūdī², rapporte qu'al-Hādī, dès avant sa mort, lui enleva sa charge ainsi que le *dīwān al-rasā'il*, lui laissant seulement le *dīwān al-zimām* et le remplaça par 'Umar b. Bazī'. Pourtant Ibn al-Tiqṭaqā ne signale pas ces noms dans sa liste des vizirs. La nouvelle colère du calife eut pour cause, selon la tradition, les bruits qui circulaient de rapports entre al-Rabī' et une de ses esclaves qu'il aimait particulièrement et qui

¹ «Trois ans», comme l'affirme Ghémond, ne peut être exact, puisque le califat d'al-Hādī ne dura qu'un an.

² Mas'ūdī, *murūz*, 265-266.

était mère de quelques-uns de ses fils; il semble que, pour cette raison, al-Hādī invita à dîner le vizir et le fit empoisonner. Selon d'autres, l'assassinat resta à l'état d'intention, parce qu'al-Rabī' tomba malade et mourut de mort naturelle avant que le projet pût se réaliser.

D'Ibrāhīm al-Ḥarrānī nous savons seulement qu'il avait été ami de jeunesse d'al-Hādī et qu'al-Mahdī avait tout fait pour éloigner de lui son fils. La mort d'al-Rabī' le remit en faveur et il lui succéda dans sa charge¹.

Voici les noms des plus hauts dignitaires de la cour à cette époque: al-Faḍl b. al-Rabī', *ḥāǧīb*; 'Abdallāh b. Ḥāzim, puis 'Abdallāh b. Mālik, chefs de la police (*šurṭa*); 'Alī b. 'Īsā b. Māhān, chef de la garde (*ḥaras*); 'Alī b. Yaḳīn, garde du sceau (*ḥātim*).

11. La question de la succession²

K'UH, 285-288 — Tabarī, III^{ème} sér., 571-579, 599-603 — Ya'qūbī, II, 489-490 — Yazdī, 8-15.

Bouvat, 45-46 — Weil, II, 120-123.

Comme al-Manšūr et ensuite al-Mahdī avaient fait violence au successeur légitime 'Īsā b. Mūsā en faveur de leurs propres fils, de même le calife al-Hādī, arrivé au pouvoir, décida d'enlever le droit de succession à son frère Hārūn al-Rašīd pour le conférer à son fils Ğa'far, sans se soucier ni du fait qu'il était encore mineur, ni du serment prêté solennellement devant le peuple. L'histoire des Barmakides d'al-Yazdī voit dans l'attitude adoptée par al-Hādī l'effet de l'envie qu'il portait à Hārūn pour ses grandes qualités; mais point n'est besoin d'explications particulières dans un milieu où le népotisme était un vice très profondément enraciné dans la dynastie régnante.

¹ Tabarī ne parle pas expressément des vizirs, mais il traite de la nomination d'al-Rabī' à l'occasion de l'arrivée d'al-Hādī à Bagdād; il mentionne Ibrāhīm dans plusieurs épisodes et dans un passage (III^{ème} sér., 572) il signale la charge qu'il occupe.

² Je remercie vivement M. le Professeur Alessandro Bausani pour sa précieuse collaboration dans l'interprétation des textes persans.

Plusieurs chefs militaires, parmi lesquels Yazīd b. Mazyad, 'Abdallāh b. Mālīk et 'Alī b. 'Īsā, appuyèrent l'initiative du calife comme ils avaient appuyé celle d'al-Mahdī. D'après une information de Ya'qūbī, Abū Hurayra fut envoyé à la tête d'une armée dans les provinces pour y répandre la terreur et les détacher de Hārūn et ce fut uniquement la mort d'al-Hādī qui interrompit cette manœuvre. Ce clan militaire fit prêter la *bay'a* à Ga'far et décréta la destitution de Hārūn; on lui enleva tous ses privilèges et honneurs et beaucoup, poussés par la crainte, s'abstinrent même de le saluer.

Le seul qui lui resta fidèle en ce moment critique et le soutint constamment dans l'adversité, fut Yaḥyā b. Ḥālīd b. Barmak. Il semble en effet que le prince aurait cédé sans trop de répugnance aux pressions violentes dont il était l'objet; sa mère Ḥayzurān elle-même qui avait pour lui tant de prédilection, craignait pour sa vie et voulait qu'il consentît, mais Yaḥyā résistait et encourageait Hārūn à ne pas plier.

Cette attitude provoqua naturellement la colère d'al-Hādī qui connaissait l'ascendant du barmakide sur Hārūn. Aussi Yaḥyā fut arrêté. Il semble pourtant qu'au début il réussit à apaiser le calife. Il demanda audience, et, par des argumentations habiles, il lui montra les désavantages de sa façon d'agir. Il commença par protester de sa loyauté et déclara qu'il ne faisait que s'acquitter auprès de Hārūn de la charge que lui avait confiée al-Mahdī, puis al-Hādī lui-même; il manquait d'ailleurs d'autorité soit pour exciter le prince à la rébellion, soit pour l'induire à l'obéissance. Il fit ensuite remarquer les conséquences désastreuses pour le peuple d'une violation à si bref délai du serment prêté. Il appuya surtout sur le fait que Ğa'far n'était pas encore majeur et sur la difficulté, en cas de mort inopinée du calife, de le faire accepter comme prince des croyants: cela pourrait engendrer des troubles et peut-être même faire perdre le califat à la famille 'abbāside. Si au contraire al-Hādī laissait la *bay'a* à son frère, celui-ci spontanément à la majorité de Ğa'far lui céderait tous ses droits.

Les argumentations de Yaḥyā b. Ḥālīd apaisèrent peut-être

momentanément la colère du calife, mais il est certain qu'elle se ralluma bientôt. Hārūn, sur le conseil du barmakide, s'éloigna pour quelque temps de la cour, mais ensuite il fut contraint par de continuel rappels et menaces à y revenir¹. A ce moment se place — si vraiment elle eut lieu — l'arrestation définitive de Yaḥyā et de Hārūn, dont parlent quelques auteurs².

Peu de temps après, le calife partit pour Ḥadīṭa al-Mawṣil, mais il tomba malade et fut forcé au retour. La maladie et l'éventualité de la mort d'al-Hādī donnèrent un nouvel élan aux intrigues de cour. Les chefs militaires qui avaient prêté serment à Ġa'far, pensèrent aussitôt à la probabilité qu'avait Yaḥyā b. Ḥālīd d'être nommé vizir, et aux périls qui en résulteraient pour eux. Ils décidèrent de le tuer au nom d'al-Hādī, mais sans doute ils renoncèrent à ce projet à la pensée que l'état de santé du calife pouvait s'améliorer. D'autre part Ḥayzurān, qui voulait à tout prix assurer la succession à Hārūn, fit dire à Yaḥyā de se tenir prêt; celui-ci convoqua les *kuttāb* et fit préparer les messages qui devaient annoncer aux gouverneurs le transfert du pouvoir³.

al-Hādī mourut inopinément vers le milieu du mois de rabī' al-awwal 170. A cet événement qui trancha par ce coup d'un dramatique inattendu la question dynastique, il est quasiment certain que la mère du calife, Ḥayzurān, ne fut pas étrangère; elle n'avait jamais cessé de protéger Hārūn et de chercher à lui assurer le trône. Mais nous traiterons cette question dans le chapitre suivant.

¹ Selon une tradition de Ṭabarī, Hārūn se présenta à la cour et, son frère ayant fait allusion à son désir d'obtenir le califat, il répondit qu'il le désirait uniquement en vue du bien qu'il pourrait faire et des honneurs auxquels il pourrait élever les fils d'al-Hādī. Il est bien probable que cette tradition est une de celles qui furent créées en faveur de Hārūn.

² Ya'qūbī et Yazdī, qui rapportent ensuite leur délivrance à la mort d'al-Hādī. Les traditions de Ṭabarī et des autres chroniqueurs qui dépendent de lui, insinuent au contraire qu'au moins Yaḥyā ne fut pas emprisonné.

³ C'est particulièrement cette tradition de Ṭabarī qui nous fait supposer la liberté de Yaḥyā jusqu'au dernier moment. On pourrait toutefois penser à une arrestation immédiatement avant la mort du calife.

La tradition veut que, la nuit même de sa mort, al-Hādī ait décidé de faire tuer Yaḥyā et Hārūn pour résoudre de vive force la situation. Le *Kitāb al-'uyūn wa 'l-ḥadā'iq* rapporte que Hartama b. A'yan fut appelé et chargé de cette mission; elle devait être accompagnée d'un massacre général des 'alīdes. Ainsi étaient visés en un seul et même projet de vengeance les principaux ennemis de l'empire. En vain Hartama attira l'attention d'al-Hādī sur les difficultés de l'entreprise; il reçut l'ordre d'obéir sous peine de mort. Lorsqu'il fut appelé quelques heures plus tard, il craignait d'être tué; on lui annonça au contraire la mort du calife. Ḥayzurān l'envoya immédiatement délivrer Yaḥyā, puis Hārūn¹. On rapporte qu'au moment de sa libération, on annonça à Hārūn la naissance d'un fils, le futur calife al-Ma'mūn: ainsi durant une même nuit un calife mourut, un autre monta sur le trône et un troisième vint au monde².

A peine libre, Hārūn nomma immédiatement Yaḥyā au poste de vizir; celui-ci donna l'ordre d'expédier les messages de succession et fit renouveler la *bay'a*. La même nuit, le général Ḥuzayma b. Ḥāzim, voyant que le pouvoir était désormais aux mains d'al-Rašīd, se rendit précipitamment chez le prince Ġa'far b. al-Hādī qui dormait et lui ordonna de renoncer aux droits de succession. Ġa'far fut bien forcé d'accepter et le jour suivant il déclara publiquement qu'il déliait de leur serment tous ceux qui lui avaient donné la *bay'a*. L'intervention de Ḥuzayma lui procura naturellement la faveur de Hārūn.

Dans cette atmosphère de haine et d'intrigues, les paroles d'al-Hādī qui, selon al-Mas'ūdī³, aurait, au moment de sa mort, déclaré

¹ Cela est confirmé aussi par Ṭabarī. al-Yazdī nous donne un récit analogue, mais il y est question de Yaḥṭīn et non de Hartama b. A'yan; il dit aussi que Yaḥṭīn était *ḥāḡib* d'al-Hādī, mais tous les autres chroniqueurs, comme nous l'avons dit, attribuent cette charge à al-Faḍl b. al-Rabī'.

² Weil a mis en doute toutes les traditions qui attribuent à al-Hādī l'intention de tuer sa mère et son frère; il se base en cela sur les traits nobles de son caractère. Mais nous verrons dans la suite que son interprétation de la personnalité de ce calife doit être modifiée.

³ Mas'ūdī, *murūğ*, 282-283.

à Ḥayzurān son affection et son désir de voir Hārūn lui succéder, semblent, plutôt qu'un fait réel, la création bienveillante d'une tradition favorable au calife.

12 MORT D'AL-HĀDĪ

K'UH, 283-284, 288-289 — Tabarī, III^{ème} sér., 569-571, 579-580 — Yazdī, 12-15.

Weil, II, 121-123.

Deux versions sont données de la mort d'al-Hādī: suivant la première, il serait mort d'un ulcère intestinal; suivant la deuxième il fut assassiné par ordre de sa mère, Ḥayzurān. Cette dernière version a des fondements très solides: les dissentiments entre al-Hādī et Ḥayzurān remontaient très haut et avaient leurs racines profondes dans la préférence que la mère avait toujours montré pour le puîné Hārūn; c'est elle, semble-t-il, qui avait suggéré à al-Mahdī le changement dans l'ordre de succession que la mort l'avait empêché de mettre à exécution.

Arrivé au pouvoir, al-Hādī se trouva en présence de la puissante influence que Ḥayzurān avait exercée et exerçait encore dans la conduite politique de l'État. C'est à elle que s'adressaient les chefs militaires, les *mawālī*, les serviteurs pour recevoir des ordres ou demander des faveurs: elle commandait, distribuait les charges, dirigeait l'administration, comme si le calife n'existait pas. Pendant quelque temps, al-Hādī toléra cette situation; mais plus tard il perdit patience et, un jour que sa mère lui présentait une requête qu'il ne pouvait satisfaire, il se mit ouvertement en opposition avec elle et lui ordonna de ne plus s'occuper des affaires du gouvernement et de s'en tenir aux travaux propres à son sexe¹. Ayant appelé ensuite les courtisans, il leur intima l'ordre, sous peine de confiscation des biens et de la mort, de ne plus s'approcher de la porte de Ḥayzurān. Celle-ci se retira chez elle, jurant de ne plus adresser la parole à son fils.

¹ Selon une tradition, il essaya aussi de l'empoisonner, mais la tentative échoua.

Peu après, la question de la *bay'a* donnée à Ġa'far fit renaitre et augmenta la dissension. Ḥayzurān, craignant pour Hārūn la perte de la succession et même de la vie, se résolut à agir et, profitant de la maladie qu'al-Hādī avait contractée pendant son voyage à Ḥadīṭa al-Mawṣil, elle le fit étouffer dans son lit par quelques femmes, ou peut-être empoisonner. S'il est vrai que, durant cette nuit, al-Hādī s'était décidé à faire tuer Hārūn et Yaḥyā b. Ḥālīd, ce fut là sans doute ce qui détermina Ḥayzurān à brusquer le dénouement¹.

Cette deuxième version de la mort d'al-Hādī s'impose avec une certitude presque absolue. Elle cadre en perfection avec toutes les circonstances: profonds dissentiments entre le fils et la mère, soudaineté de l'événement qui sauve providentiellement Hārūn d'une situation critique et lui ouvre la voie au trône, la possibilité même de concilier cette version avec la première puisque al-Hādī était réellement malade.

Le calife mourut au château de 'Īsābād le 16 rabī' al-awwal 170 (15 septembre 786)². Il avait été élu le 22 muḥarram 169 et par conséquent il avait régné un peu moins de quatorze mois. Il n'était âgé que de vingt-six ans³. Hārūn al-Rašīd récita sur lui la prière des morts; ensuite al-Hādī fut enseveli dans le jardin de 'Īsābād, où il aimait à séjourner. Physiquement on le décrit haut, gros, de carnation blanche teintée de rouge, avec une déféctuosité à la lèvre supérieure.

¹ Une autre version est conservée par al-Yazdī: la mort aurait été due à un aliment empoisonné destiné par une esclave à l'une de ses compagnes; al-Hādī l'aurait mangé par erreur. Nous avons probablement ici la réplique d'une explication analogue qu'on donne de la mort d'al-Mahdī (cf. *Nuovi studi storici sul califfato di al-Mahdī*, cité, 171-172). Comme je l'ai dit précédemment, al-Mas'ūdī semble supposer une mort naturelle, puisqu'il mentionne les paroles affectueuses d'al-Hādī mourant à sa mère; mais cela me semble très peu probable.

² Les auteurs donnent aussi comme date le 18 ou le 14 ou le 10; mais puisque al-Hādī mourut un vendredi, le 16 est la seule date possible.

³ Quelques-uns disent vingt-trois.

13. Le caractère d'al-Hādī, sa politique et son époque

Il y a presque cent ans, Weil, examinant le caractère d'al-Hādī, émit un jugement qui dans l'ensemble était favorable¹. Il le décrit très semblable à son père al-Mahdī, juste, brave, généreux, sévère contre les hérétiques, mais passionné, lui aussi, pour le vin et les plaisirs. En un seul point il différait d'al-Mahdī: il voulut gouverner seul et conséquemment s'opposa à l'influence de Ḥayzurān. Ces considérations amenèrent Weil à mettre en doute qu'il eût jamais eu l'intention d'empoisonner sa mère; pour le juger ainsi, il s'en rapportait aux «traits nobles» de son caractère dont il citait comme exemples les épisodes de 'Abdallāh b. Mālik² et de 'Isā b. Mūsā³.

Depuis Weil le califat d'al-Hādī n'a plus été l'objet d'une étude particulière. Les ouvrages d'information historique générale ou encyclopédique se sont bornés à répéter en peu de mots plus ou moins littéralement l'opinion de l'écrivain allemand: ainsi en est-il de Müller⁴ à Muir⁵ et jusqu'à l'article de Zetterstéen dans l'*Encyclopédie de l'Islam*⁶.

L'examen direct de la chronique et des anecdotes, quelques traits de caractère aussi, glanés dans les auteurs arabes et non-arabes, tout, me semble-t-il, induit à modifier le jugement à porter

¹ Weil, II, 118-119, 122-123.

² 'Abdallāh b. Mālik, chef de la *šurta* d'al-Mahdī, avait traité très sévèrement les compagnons d'orgies d'al-Hādī, lorsque celui-ci était encore prince héréditaire. Appelé par le calife, il craignit pour sa vie, mais au contraire il fut honoré et confirmé dans sa charge. En outre al-Hādī, pour l'assurer qu'il ne changerait pas d'opinion à son sujet, se rendit personnellement à sa demeure, y soupa et lui laissa des dons (Tabarī, III^{ème} sér., 583-585).

³ Comme je l'ai dit déjà à propos de la révolte 'alīde, on rapporte que le calife se fâcha contre 'Isā b. Mūsā et fit confisquer ses biens, parce que froidement après la bataille il avait tué al-Ḥasan b. Muḥammad (Weil parle par erreur d'al-Ḥusayn b. 'Alī).

⁴ A. Müller, *Der Islam im Morgen- und Abendland*, I, Berlin 1885, 478-479.

⁵ W. Muir, *The Caliphate, Its Rise, Decline and Fall*, Oxford 1891, 471.

⁶ EI, III (1936), 791.

sur al-Hādī, encore que des réserves s'imposent à cause de la brièveté de son règne, du petit nombre des sources et des difficultés qu'elles présentent.

En premier lieu, le sens de la justice ne semble être mis en relief que par deux ou trois anecdotes au maximum, celles précisément que cite Weil; il faut y joindre le refus de récompenser ceux qui lui apportaient la tête d'al-Husayn b. 'Alī. Mais, même si l'on admet l'authenticité de ces récits, on doit avouer qu'ils ont simple valeur d'épisode; encore faut-il remarquer — fait significatif — dans l'anecdote touchant 'Abdallāh b. Mālīk, combien celui-ci avait peur que d'un moment à l'autre le vin et les mauvais conseillers n'amènent le calife à changer d'avis.

D'autre part il y a contraste strident entre les actes de modération envers les 'alīdes et le meurtre de plusieurs d'entre eux, prisonniers, ordonné froidement par le même al-Hādī.

De générosité particulière on ne trouve nulle trace, si l'on excepte quelques dons faits aux poètes; mais ceci est un trait commun à tous les califes. Au contraire certaines indications nous montrent combien il était parcimonieux et capricieux dans ses largesses.

La chronique et la *sīra* nous le présentent plutôt comme un despote, violent, cruel, capricieux et de mœurs relâchées. Le despotisme apparaît clairement dans sa façon d'agir vis-à-vis de Ḥayzurān. Weil du reste l'a relevé très justement. L'hostilité contre sa mère et son frère fut un trait constant de sa personnalité. En outre toute sa politique intérieure, en particulier envers les 'alīdes, est empreinte d'une plus grande énergie: il faut rappeler ici que la révolte de Médine dut probablement son origine à la persécution déchaînée dans tout l'empire.

On cite de nombreux exemples de violence et de cruauté. Harṭama b. A'yan — s'il faut l'en croire — reçut une nuit l'ordre du calife de massacrer sans exception tous ses ennemis dynastiques et domestiques. Voici textuellement ce qu'il dit¹: «J'étais l'intime de Mūsā et je me tenais bien sur mes gardes connaissant son impétuosité tou-

¹ K'UH, 285.

jours prête à condamner à mort». — La tentative d'assassiner Ḥayzurān, mise en doute par Weil, doit-elle être tenue pour réelle? On ne peut le dire; mais il est certain que sur al-Hādī pèse aussi le soupçon d'avoir empoisonné al-Rabī' b. Yūnus peu de temps après l'avoir nommé vizir, et d'avoir ordonné, avant sa mort, l'exécution de Yaḥyā b. Ḥālid et de Hārūn al-Rašīd. Un récit significatif décrit al-Hādī parcourant 'Īsābād à cheval, cravache en main, injuriant et frappant ceux qu'il rencontre¹. — Un autre acte arbitraire et impulsif est le choix imposé à son oncle al-Ġiṭrīf; ou il renoncerait à la charge de gouverneur du Yaman, ou s'il voulait l'obtenir, al-Hādī répudierait sa fille, qu'il avait prise comme épouse. Lorsque al-Ġiṭrīf, à qui l'on avait rapporté inexactement l'ordre du calife, accepte le gouvernement du Yaman, al-Hādī répudie sa fille et impose le divorce à tous ceux qui se rendent chez lui².

Le *Kitāb al-aġānī* le représente de caractère dur et difficile dans ses relations avec les poètes³: «Il était de caractère difficile, dur à concéder une faveur; qui était sur ses gardes, et connaissait sa nature, obtenait ce qu'il espérait; mais qui présentait une requête en opposition avec ses désirs, était écarté, chassé». Ce texte est suivi de l'anecdote d'Ibrāhīm al-Mawṣilī: un de ses vers avait touché le calife mais sa demande d'une gratification inattendue faillit lui coûter la vie⁴. Pour ce qui est de la vie relâchée, il semble que son père al-Mahdī, bien qu'il aimât le vin et le chant, avait personnellement respecté le précepte religieux de ne point boire⁵, mais al-Hādī, qui avait été de mœurs dissolues dans sa jeunesse⁶, continua à boire après l'élection au califat; cette passion ne fut peut-être pas sans influence sur ses actes arbitraires et peut expliquer l'action exercée sur lui en certains cas par ses conseillers⁷.

¹ Tabarī, III^{ème} sér., 586.

² Tabarī, III^{ème} sér., 590-591; *Aġānī*, XIII, 13.

³ *Aġānī*, V, 16.

⁴ Cette tradition se trouve aussi dans Tabarī, III^{ème} sér., 595-596.

⁵ Tabarī, III^{ème} sér., 514.

⁶ Cf., par exemple, Tabarī, III^{ème} sér., 583 et *Aġānī*, VI, 74.

⁷ Beaucoup de traditions parlent de l'usage du vin: p. ex. celles déjà citées de 'Abdallāh b. Mālik et d'al-Ġiṭrīf; voir encore Tabarī, III^{ème} sér.,

Quelque rare jugement porté par des auteurs orientaux, — jugement qu'il ne faut accepter d'ailleurs que sous les réserves nécessaires —, s'accorde avec les observations faites ci-dessus. Malgré les dispositions généralement favorables des annalistes arabes pour la dynastie 'abbāsīde, al-Mas'ūdī¹ et Ibn al-Tiḡtaqā² disent entre autres qu'al-Hādī était violent et de commerce difficile. On pourrait objecter à ce propos — et ceci vaut aussi pour les traditions conservées par Tabarī et d'autres — que la grande faveur dont jouissait Hārūn, a pu avoir une répercussion fâcheuse et engendrer de l'aversion pour ce frère qui lui était hostile. Mais de là pouvait résulter l'atténuation de tel ou tel trait, non une modification de l'ensemble des faits et anecdotes.

Les auteurs non-arabes, naturellement, sont tout à fait hostiles; ils insistent toujours sur la violence, la cruauté, l'arbitraire. Ainsi, par exemple, les persans al-Yazdī³ et Mirḡwand⁴ et l'arménien Ghévond⁵; ce dernier décrit al-Hādī s'exerçant à tirer la flèche sur des cibles humaines.

Concluons. Si nous mettons en parallèle père et fils, on ne trouve point chez al-Hādī ce sens de la modération et de la libéralité que tous sont d'accord à reconnaître chez al-Mahdī et qui fut sa gloire la plus grande. Au contraire, les conjurations à la cour et la cruauté capricieuse d'al-Hādī légitiment l'épithète de «Néron arabe» que forgea von Krēmer⁶, impressionné par la sombre tragédie qui enveloppe ce bref gouvernement.

De politique extérieure il ne peut être question pour al-Hādī; son règne fut trop court et les affaires intérieures y furent prépondé-

592-593, 596, 597. Dans le premier de ces passages, al-Hādī nous est représenté couché sur son tapis, les yeux rougis par suite de la veille et de la beuverie de la nuit.

¹ Mas'ūdī, *murūğ*, 262.

² Ibn al-Tiḡtaqā, 258 (trad. 318-319).

³ Yazdī, 10.

⁴ Mirḡwand, *Rawda al-Safā*, III, Bombay 1845, 180.

⁵ Ghévond, 156.

⁶ A. von Kremer, *Culturgeschichte des Orients unter den Chalifen*, II, Wien 1877, 62.

rantes. Aux frontières l'équilibre instable se perpétuait, parce que depuis longtemps l'Islam avait épuisé les grandes forces d'expansion de la première conquête. La politique intérieure est caractérisée par une forte centralisation du pouvoir et une dure persécution des ennemis de la dynastie: en première ligne les *zindiqs* et les 'alides. Contre les premiers al-Hādī poursuivait l'œuvre de son père tandis qu'envers les autres al-Mahdī avait toujours montré une bienveillante tolérance.

La tentative d'absolutisme dans le gouvernement se heurta à la résistance de la cour; celle-ci avait profité de l'affaiblissement progressif du pouvoir sous le règne précédent. Il s'ensuivit une crise ouverte. Si, durant les califats d'al-Mahdī et de Hārūn al-Rašīd les éléments de décadence de l'empire furent masqués par la splendeur du règne, ici ils paraissent en pleine lumière. Les troubles de Bagdād révèlent le périlleux progrès de l'insubordination des troupes et de l'autorité qu'elles s'arrogeaient alors qu'elles cherchaient à s'imposer par force au moment critique de la transmission du pouvoir. Les dissensions avec Ḥayzurān manifestent la fatale décadence du pouvoir central. Mais la question dynastique surtout est au centre des événements: c'est elle qui doit fixer les regards dès l'avènement des 'Abbāsides et encore à l'apogée de leur gloire; elle est un fil conducteur qui en fait comprendre la ruine. Constamment durant ce bref califat règne une atmosphère de conjurations de cour qui caractérise le déclin des grands empires. L'époque d'al-Hādī fait entrevoir déjà l'état de choses qui deviendra normal sous les derniers 'Abbāsides.

Le calife voulut réagir et ceci plaide en sa faveur. Il essaya de ressaisir fermement l'autorité dont la crise était la crise de l'Islam; il mourut dans cette tentative, emporté par la conjuration, sans avoir pu accomplir l'œuvre entreprise.